

Catherine KRAHMER, *Julius Meier-Graefe : ein Leben für  
die Kunst*

Göttingen, Wallstein Verlag, 2021

Alexandre Kostka

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/3793>  
ISSN : 2605-7913

**Éditeur :**

Presses universitaires de Strasbourg, Société d'études allemandes

**Édition imprimée**

Date de publication : 12 décembre 2023  
Pagination : 539-541  
ISBN : 979-10-344-0180-2  
ISSN : 0035-0974

**Référence électronique**

Alexandre Kostka, « Catherine KRAHMER, *Julius Meier-Graefe : ein Leben für die Kunst* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 55-2 | 2023, mis en ligne le 12 décembre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/3793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.3793>

---

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## Italiques

Catherine KRAHMER, Julius Meier-Graefe: ein Leben für die Kunst, Göttingen, Wallstein Verlag, 2021, 604 p.

*Avec ses 604 pages, l'ouvrage que consacre Catherine Krahmer à l'écrivain d'art Julius Meier-Graefe (1867-1935) peut être considéré comme une « biographie immersive » servie par une écriture à la fois dense et précise. Il s'agit de la somme de toute une vie de chercheuse consacrée à un moment clé de l'histoire de l'art européenne, caractérisé par des échanges complexes entre la France, l'Allemagne et d'autres régions artistiques telles que l'Angleterre ou la Scandinavie, et dont Meier-Graefe fut un des pivots. Son best-seller publié en trois éditions différentes sous le titre Entwicklungsgeschichte der Modernen Kunst (littéralement « Histoire de l'évolution de l'art moderne »), dont la première version parut en 1904, a durablement façonné notre perception de la modernité, en accordant à l'impressionnisme français un rôle central. Mais Julius Meier-Graefe fut bien plus que cela : il imposa une nouvelle manière de parler de l'art, usant d'un langage personnel mêlant érudition et jargon. Il fascinait la frange la plus avancée du Bildungsbürgertum (la « bourgeoisie cultivée »), alors que des cercles conservateurs y voyaient le signe du déclin de la civilisation. Il fut, surtout après la publication de son attaque contre le peintre Böcklin, adulé par le milieu nationaliste (1906), au centre d'une controverse qui, toute proportion gardée, revêt un peu les allures d'une Affaire Dreyfus dans le domaine de la culture allemande. La reconnaissance de la prééminence culturelle de la France, et tout particulièrement de son dernier et plus précieux fleuron, l'impressionnisme, irritait parfois jusqu'aux propres impressionnistes allemands (Liebermann, Corinth...). Le néologisme « Meier-Graefetum », en cours avant la Première Guerre mondiale, équivalait à l'accusation d'être un dandy doublé d'un traître à la patrie.*

*Catherine Krahmer a déjà livré deux contributions majeures à l'édifice qu'elle consacre à Meier-Graefe, sous la forme de la Correspondance et de son Journal*

*intime*: cette étude longtemps attendue achève donc une trilogie<sup>(1)</sup>. L'érudition dont fait preuve l'auteur est souvent vertigineuse, au point de décourager toute recherche future: que peut-on encore ajouter, après une telle moisson d'informations, souvent cachées dans des sources d'accès extrêmement difficile?

Né en 1867 à Reschitz (aujourd'hui Resia, en Hongrie) d'un père industriel (auquel il s'opposera très vite), Julius Meier-Graefe se taille une place au sein de la Bohême berlinoise, avant de devenir un des fondateurs de la revue d'avant-garde PAN (1895). Il en est très vite évincé après avoir osé publier une gravure osée de Toulouse-Lautrec sans l'assentiment d'un conseil d'administration contrôlé par les milieux conservateurs. En exil volontaire à Paris, il devient correspondant pour diverses revues allemandes, avant de fonder sa galerie d'art, le «Magasin Moderne» (1901). Il y engloutit l'héritage paternel et ne peut compter dès lors que sur ses talents d'écrivain d'art pour subvenir à ses besoins. Grâce au coup d'éclat de la *Entwicklungsgeschichte* (1904), il parvient à devenir le critique d'art le plus en vue des pays germaniques et s'établit à Berlin afin d'y poursuivre une carrière très prolifique en tant qu'écrivain d'art et critique des journaux les plus importants comme la *Frankfurter Zeitung*. Il s'établit en 1930 à Sanary-sur-Mer, où il décède en 1935.

Toute la sympathie de Catherine Krahmer va vers le «Kunstmoralist» victime d'incompréhension. Les informations souvent inédites montrent qu'il a dû rester en retrait pour ne pas mettre en danger un projet que d'autres assumaient en public, comme par exemple l'exposition impressionniste de Vienne en 1903 ou l'exposition centennale à Berlin de 1904.

On peut avancer l'hypothèse que Meier-Graefe fait partie d'un groupe de médiateurs cosmopolites dont le rôle a été mis en relief par Béatrice Joyeux<sup>(2)</sup>. S'il veut rester d'avant-garde, un médiateur doit constamment surprendre, n'être d'aucun bord de manière définitive. D'où les incessants revirements de Meier-Graefe, qui apparaît souvent là où on ne l'attendait pas, par exemple lorsqu'il entreprend le catalogue raisonné du peintre allemand Hans von Marées. La *Entwicklungsgeschichte* parut en trois éditions (1904, 1914/15, 1920), dont le contenu et les jugements de valeur (par exemple sur les préraphaélites allemands) ont été profondément revus d'un tome à l'autre. «Rester en tête» est une entreprise difficile pour un médiateur, et on sent dans sa correspondance le stress qui pèse sur Meier-Graefe, qui se croit attaqué de toutes parts. Les maladies nerveuses le clouent parfois au lit des mois entiers, au point qu'il craint en 1911 que la maison qu'il se fait construire au bord du très chic *Nikolassee* ne devienne son «mausolée».

En se plaçant du côté d'une esthétique qui considérait l'impressionnisme comme apogée indépassable d'un art moderne, Meier-Graefe devint nécessairement la bête noire des tenants de courants plus novateurs. Avant même la Première Guerre mondiale, Carl Einstein, le représentant d'une critique d'art orientée vers

1 Julius MEIER-GRAEFE, *Kunst ist nicht für Kunstgeschichte da: Briefe und Dokumente*, édité par Catherine KRAHMER, Göttingen, Wallstein-Verlag, 2001; Julius MEIER-GRAEFE, *Tagebuch 1903-1917 und weitere Dokumente*, éd. par Catherine KRAHMER, Göttingen, Wallstein-Verlag, 2009.

2 Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Nul n'est prophète en son pays? L'internationalisation de la peinture des avant-gardes parisiennes, 1855-1914*, Paris, Musée d'Orsay-Nicolas Chaudun, 2009.

le cubisme, le regardait comme un reliquat des temps passés... Meier-Graefe répliquait par l'hostilité à l'égard de Picasso, accusé de peindre des cubes le matin et des nymphes plantureuses l'après-midi. Otto Dix lui donne des nausées, au point de déclencher une polémique lorsqu'il demande en 1924 que l'on enlève le tableau «Der Schützengraben» (La tranchée, 1923) du Musée Wallraf-Richartz de Cologne. Pour contrer ce qui lui apparaît comme déclin de l'art allemand, Meier-Graefe essaye de développer de nouvelles alliances avec Lovis Corinth et Max Beckmann, qui lui paraissent les annonciateurs d'un art authentiquement moderne et authentiquement allemand – sans véritable succès.

Alors que la France restait pour Meier-Graefe sa véritablement patrie artistique, il y était très mal accueilli. Personnage brusque, doté selon les témoins d'un fort accent allemand, il ne parvint jamais à s'intégrer pleinement dans le milieu artistique parisien, à la différence par exemple du comte Harry Kessler. Ses prises de position ultranationalistes pendant la Première Guerre mondiale lui rendirent le retour en France longtemps impossible. S'il passe ses dernières années à Sanary-sur-Mer, interdit de séjour dans l'Allemagne nazie, il fréquente alors presque uniquement d'autres exilés allemands, dont certains de très grand renom (Thomas Mann, René Schickelé...).

Faire revivre de manière haletante, quasiment en direct, l'existence à haut risque de Meier-Graefe, faire suivre les cabales dont il était victime et les victoires qu'il a souvent dû savourer en coulisse, est un des mérites de cet ouvrage fondamental et crée par moments un suspense digne d'un thriller. On ressort de cette lecture avec l'impression d'avoir franchi plusieurs mers et plusieurs continents, en emportant avec soi des souvenirs émerveillés de voyage.

Alexandre Kostka

Catherine ROTH, *La Nation entre les lignes: Les Saxons de Transylvanie et la question des identités*, Rennes, PUR, 2022, 625 p.

L'ouvrage de Catherine Roth, qui est une version augmentée de la thèse qu'elle a soutenue en 2013 en Sciences de l'information et de la communication sous la direction de Fabrice d'Almeida, affiche une vaste ambition: analyser «comment se créent les identités collectives et comment elles se transmettent» à partir du cas des Saxons de Transylvanie. De fait, le cas de cette minorité germanophone de Roumanie se prête bien à l'étude, à la fois du fait de son petit nombre (250000 membres à la fin des années 1930) et parce qu'elle avait développé un sentiment d'appartenance particulièrement prononcé qui, tiraillé entre ancrage régional et identification à l'Allemagne, a entraîné sa dispersion à l'«âge des extrêmes» (Hobsbawm).

Ce livre est composé de travaux de natures différentes que l'auteure a menés au cours des dernières années, et qui reflètent la richesse de son parcours professionnel et la pluralité des approches méthodologiques qu'elle en a tirées: au travail de recherche universitaire se superposent des observations menées auparavant dans le cadre de son poste à la direction du Conseil de l'Europe, mais également des